

Défenseur des opprimés ou terroriste ? le capitaine Nemo, approche politique

Conférence prononcée le 28 mars 2025, pour l'Assemblée générale du Centre International Jules Verne.

Le texte n'a pas été modifié et garde la forme de la communication orale ; les indications **PP** renvoient au PowerPoint qui a été diffusé en parallèle.

Cette conférence part d'une interrogation, une question que je me pose depuis longtemps : comment expliquer que Jules Verne, s'il n'est jamais entré à l'Académie française, n'en soit pas moins reçu comme l'auteur patrimonial par excellence, celui qu'on offre volontiers, aujourd'hui encore, aux enfants et aux adolescents, en toute confiance ? Comment expliquer que les romans de Verne aient été, pendant des décennies, offerts aux enfants comme livres de prix, conseillés par l'institution scolaire, placés au cœur de la politique scolaire d'apprentissage de la lecture, mais aussi d'apprentissage de ce qu'on désigne aujourd'hui comme les « valeurs républicaines » ?

Je ne veux pas traiter ici de la difficulté évidente du texte, souvent soulignée : un professeur (ou un parent) qui essaie aujourd'hui de faire lire un roman de Verne à ses enfants en prend immédiatement conscience et, quel que soit l'évident déclin aujourd'hui des compétences scolaires en lecture et en compréhension de la langue française, il en allait certainement de même en 1869-1870, quand Verne publie *Vingt mille lieues sous les mers*. Je n'en donnerai, pour le plaisir, qu'un bref exemple, tiré d'une promenade du chapitre XVI de la première partie du roman (**PP2**, p. 215. Je cite l'ouvrage dans l'excellente édition de Jacques Noiray, Gallimard, Folio classique, 2005).

Les isis variées, les cornulaires qui vivent isolément, des touffes d'oculines vierges, désignées autrefois sous le nom de « corail blanc », les fongies hérissées en forme de champignons, les anémones adhérant par leur disque musculaire, figuraient un parterre de fleurs, émaillé de porpites parées de leur collerette de tentacules azurés, d'étoiles de mer qui constellaient le sable, et d'astérophytons verruqueux, fines dentelles brodées par la main des naïades, dont les festons se balançaient aux faibles ondulations provoquées par notre marche. C'était un véritable chagrin pour moi d'écraser sous mes pas les brillants spécimens de mollusques qui jonchaient le sol par milliers, les peignes concentriques, les marteaux, les donaces, véritables coquilles bondissantes, les troques, les casques rouges, les strombes aile-d'ange, les aplysies, et tant d'autres produits de cet inépuisable océan.

Il faut souligner la poésie du texte, relevée par les plus grands critiques ; elle fait du Verne de *Vingt mille lieues sous les mers* un authentique poète de la mer, à l'instar de Victor Hugo, qu'il évoque dans le roman, précurseur aussi de Rimbaud, qui l'a sans doute lu lorsqu'il écrit « Le bateau ivre » : « le Poème / de la Mer, infusé d'astres et lactescent » évoque en bien des endroits le roman de Verne.

Qui peut raisonnablement imaginer que de telles pages aient réellement participé à « l'éducation » requise par le Magasin créé par Pierre-Jules Hetzel, éditeur de Verne qu'il a établi, avec Jean Macé, comme partie prenante de son Magasin ? Hetzel se flattait en 1866 **PP3** d'avoir découvert avec Verne un « genre nouveau » de roman, capable de donner « [C]e qu'on

promet si souvent, ce qu'on donne si rarement, l'instruction qui amuse, l'amusement qui instruit. ». Et il dressait une longue liste (en 1866 déjà, alors que Verne commençait à peine sa carrière) des compétences et des savoirs qu'apportait ou qu'apporterait le romancier :

Les ouvrages parus et ceux à paraître embrasseront ainsi dans leur ensemble le plan que s'est proposé l'auteur, quand il a donné pour sous-titre à son œuvre celui de *Voyages dans les Mondes connus et inconnus*. Son but est, en effet, de résumer toutes les connaissances *géographiques, géologiques, physiques, astronomiques*, amassées par la science moderne, et de refaire, sous la forme attrayante et pittoresque qui lui est propre, l'histoire de l'univers.

Le propos est ambitieux. Qui peut cependant raisonnablement imaginer qu'un lecteur, jeune ou moins jeune, confronté à la liste que nous venons de lire, s'empare de son encyclopédie et cherche (sagement ? avidement ? passionnément ?) à quoi correspond chacun des termes ? Il en fut sans doute, mais ils furent sans doute rares. Sans doute l'exotisme, celui des poissons, ici, mais aussi et surtout celui des mots, que l'on ne comprend pas, qui ne renvoient fondamentalement à rien pour la plupart des lecteurs, emportent-ils l'adhésion plus que la connaissance prétendument acquise à ce type de lecture. Je ne crois pas que Verne ait été un bon instituteur pour les jeunes garçons auxquels ses livres étaient offerts, à cela près cependant, et ce n'est pas négligeable, qu'il pouvait stimuler leur curiosité et leur imagination.

A moins qu'il n'ait été perçu comme un instituteur de vie, celui qui dispense les valeurs sur lesquelles repose la société, qu'il s'agisse de celle de l'Empire finissant ou de celle de la Troisième République qui a adopté avec enthousiasme l'auteur des *Voyages extraordinaires*. Hetzel se positionne, ou le positionne, aussi sur ce créneau :

Les excellents livres de M. Jules Verne sont du petit nombre de ceux qu'on peut offrir avec confiance aux générations nouvelles. [...] Si le caprice du public peut s'égarer un instant sur une œuvre tapageuse et malsaine, son goût ne s'est jamais fixé en revanche d'une façon durable que sur ce qui est fondamentalement sain et bon.

Et c'est bien à ce propos que je m'interroge, sur « ce qui est fondamentalement sain et bon ». Je laisserai donc de côté la lecture souvent proposée de *Vingt mille lieues sous les mers*

- comme roman de la machine et de l'électricité, même s'il est passionnant de travailler sur le Nautilus, exaltant la place du progrès dans l'œuvre de Verne ; même si cette dimension retient toujours l'attention, au point de fonder le mouvement steampunk qui trouve une part de ses racines dans *Vingt mille lieues sous les mers* **PP 5** (j'ai malicieusement emprunté l'image à un site, le « steampunk store » qui prétend montrer « pourquoi Jules Verne n'a pas inventé le steampunk »)

- comme découverte des fonds sous-marins, même si cette dimension est au cœur du roman (**PP6**), qui, comme tous les romans de Verne est un roman de la vision : « Ouvre l'œil ! œuvre l'œil », répètent les marins engagés dans la recherche d'un animal étrange et gigantesque, au début de *Vingt mille lieues sous les mers*. Et l'on entend dans cette formule la même injonction que celle qui est formulée à l'adresse de Michel Strogoff, au moment où il va être aveuglé : « Regarde de tous tes yeux, regarde ! ». Les romans de Verne sont des romans de la vision.

C'est ici l'occasion de donner à voir les mers et les fonds sous-marins, de découvrir des merveilles encore inexplorées, dont le roman entend restituer, par le texte comme par l'image, l'extraordinaire beauté.

- Par le texte : les expressions évoquant le spectacle et sa beauté reviennent sans cesse ; c'est aussi le rôle des descriptions

- Par l'image. Les romans de Verne sont illustrés et Verne attache une grande importance à ces illustrations (et il est donc **essentiel de travailler sur des éditions qui reproduisent toutes les illustrations**. A défaut, on peut se reporter au site de Gallica : on y trouvera le texte illustré, ainsi qu'un ouvrage contenant seulement l'ensemble des illustrations). Ce sont à bien des égards des **romans à voir, autant qu'à lire** (c'est l'une des raisons pour lesquelles on peut les donner aux petits enfants ; la raison aussi sans doute pour laquelle il y a autant d'adaptations de Verne en images, bandes dessinées ou films ; sur cette question, voir Laurie Viala, « *Les Voyages extraordinaires : une invitation aux images ?* », *Jules Verne cent ans après*, sous la direction de Jean-Pierre Picot et Christian Robin, Rennes, Terre de Brume, 2005).

Il y a même dans *Vingt mille lieues* une forme de jeu de Verne à cet égard, puisque, au cœur du texte, l'un des personnages semble commenter l'une des illustrations, présentée comme une épreuve photographique : **PP 7**

Quels sites inconnus et pourquoi faut-il que nous soyons réduits à n'en conserver que le souvenir ?

– Vous plairait-il, me demanda le capitaine Nemo, d'en rapporter mieux que le souvenir ?

– Que voulez-vous dire par ces paroles ?

– Je veux dire que rien n'est plus facile que de prendre une vue photographique de cette région sous-marine ! Je n'avais pas eu le temps d'exprimer la surprise que me causait cette nouvelle proposition, que, sur un appel du capitaine Nemo, un objectif était apporté dans le salon. Par les panneaux largement ouverts, le milieu liquide, éclairé électriquement, se distribuait avec une clarté parfaite. Nulle ombre, nulle dégradation de notre lumière factice. Le soleil n'eût pas été plus favorable à une opération de cette nature. Le Nautilus, sous la poussée de son hélice, maîtrisée par l'inclinaison de ses plans, demeurait immobile. L'instrument fut braqué sur ces sites du fond océanique, et en quelques secondes, nous avions obtenu un négatif d'une extrême pureté.

C'est l'épreuve positive que j'en donne ici.

Il faut souligner cependant (j'aurai sans doute l'occasion d'y revenir) que la vision chez Verne est souvent dangereuse, vision qui éblouit ou aveugle.

C'est bien cependant elle, objectif du voyage, qui donne son titre au roman : « *Vingt mille lieues sous les mers* » et non pas « *Nemo* » ou « *Le Capitaine Nemo* », comme on peut avoir *Michel Strogoff* ou *Robur-le-Conquérant*.

C'est pourtant au capitaine Nemo que je veux m'attacher ici, pour mettre en évidence les ambiguïtés du texte de Verne dans la lignée des travaux que Le Centre d'études du roman et du romanesque de l'UPJ (Roman&Romanesque, CERCLL) et le Centre international Jules Verne ont déjà pu organiser, notamment le colloque « *Nouvelles lectures politiques de Jules et Michel Verne* », en mars 2022.

Le capitaine Nemo est un personnage essentiel pour comprendre *Vingt mille lieues sous les mers*, mais sans doute aussi pour entrer dans l'œuvre romanesque de Verne.

Et ce pour plusieurs raisons :

- Parce qu'il est devenu **un personnage mythique**, sans doute le plus célèbre des personnages de Verne (avec Michel Strogoff peut-être ou Phileas Fogg), le plus remarquable assurément, beaucoup plus complexe que ne le sont Strogoff ou Fogg.
- Parce que de ce fait il apparaît **emblématique au point de s'être installé dans l'espace public** à coup de produits dérivés de toute sorte (voir les collections d'Amiens métropole ; visiter la Maison de Verne ; consulter aussi le site du CIJV <https://jules-verne.net/> et la plateforme Phileas : <https://www.u-picardie.fr/phileas/projets/>)
- Sans doute est-ce pour cela qu'il a été interprété (explicitement ou non) comme la **représentation par excellence de Verne** : pas dans le roman, puisque c'est un autre que lui qui a servi aux illustrations ; mais par la postérité. (PP de la sculpture d'Elisabeth Cibo à Nantes, PP 8 et 9 ; PP du groupe créé par José Molarès à Vigo, en Espagne ; pourquoi Vigo : parce qu'une partie du roman se déploie dans la baie de Vigo (titre du chapitre VIII de la Première partie) PP 10 et 11 : Verne et Nemo mêlés.
- Ce n'est possible que parce que Nemo a été **conçu de manière à être un personnage mythique**, et c'est évidemment l'un des traits de génie du roman, même s'il est involontaire (j'y reviendrai).

Nemo est un mystère, un secret qui ne sera pas résolu, trait du génie du romancier, qui maintient ainsi le suspens. Verne tient tellement à ce personnage qu'il le fera réapparaître dans *L'Île mystérieuse* quelques années plus tard, pour l'expliquer.

Dans *Vingt mille lieues sous les mers*, il apparaît comme un personnage qui n'a pas même de nom :

De quel nom dois-je vous appeler ?

Monsieur, répondit le commandant, je ne suis pour vous que le capitaine Nemo et vos compagnons et vous, n'êtes pour moi que les passagers du Nautilus.

Nemo = personne, en latin : c'est le nom pris par Ulysse pour échapper au Cyclope, ce qui est une manière de rattacher le roman à l'une des plus grandes épopées occidentales et ce, avec une certaine finesse voire une certaine rouerie. Verne entend ainsi profiter de la réputation de *l'Iliade* et de *L'Odyssée* dans le sillage desquelles il inscrit son texte ; il entend sans doute aussi faire ainsi bénéficier Nemo du capital de sympathie d'Ulysse. Or le lecteur cultivé, qui chercherait Ulysse sous le masque de Nemo, ne le trouverait sans doute pas, pour de multiples raisons. L'une d'elles est évidente : Ulysse est celui qui rentre, ou cherche à rentrer, pendant d'innombrables années ; il est le héros du *nostos* ; Nemo est celui qui part, celui qui est parti sans retour.

Le nom de Nemo est dans une large mesure une fausse piste, qui complique encore le mystère. Nemo reste, durant tout le roman, un « **écueil fuyant, indéterminé, insaisissable** » : les caractéristiques prêtées au début du roman au Nautilus s'appliquent parfaitement à lui. Tout comme le Nautilus aussi, **Nemo est une arme de destruction massive** dont on peut s'étonner qu'elle soit proposée comme modèle aux enfants.

L'intrigue

Peut-être convient-il avant d'aller plus loin de rappeler l'intrigue en quelques mots :

L'année 1866 fut marquée par un événement bizarre, un phénomène inexplicable et inexplicable que personne n'a sans doute oublié. [...] / En effet, depuis quelques temps, plusieurs navires s'étaient rencontrés sur mer avec « une chose énorme », un objet long, fusiforme, parfois phosphorescent, infiniment plus vaste et plus rapide qu'une baleine. **Voir PP 12**

Il faut insister sur la force romanesque de ce début, qui pose des termes essentiels : l'inexplicable et l'inexplicable. Il y a là tout à la fois une promotion du suspens et une espèce de fausse piste, qui laisse imaginer que le mystère sera levé. Or si le mystère de ce phénomène est rapidement résolu, c'est au prix de la création de bien d'autres mystères. **Le roman n'a pas pour vocation de résoudre un mystère, il a pour force de le créer.**

Cet objet long intrigue le monde. Une gigantesque chasse se met en place, en vain. Lors de cette traque, une frégate est « brisée par la dent du monstre » **PP13**. Trois des hommes qui y étaient embarqués sont sauvés du naufrage. Ils constatent alors que le monstre, qu'ils prenaient pour un narval, est un sous-marin, et ses occupants les sauvent du naufrage.

Ces trois hommes sont un scientifique français spécialiste de la mer, Aronnax, professeur au Muséum d'Histoire naturelle de Paris ; son domestique, Conseil, et un harponneur canadien, Ned Land. (Il faut se rappeler que si les romans de Verne évitent de se déployer en France, le personnel romanesque français y est en revanche bien présent et y joue souvent un rôle essentiel (Passepartout dans *Le Tour du monde*, Michel Ardan dans les romans lunaires, Paganel dans *Les Enfants du capitaine Grant* ; Aronnax ici).

Les trois personnages rencontrent bientôt le commandant de bord, qui se fait appeler « capitaine Nemo » et qui leur précise les circonstances de leur sauvetage :

Vous êtes venus troubler mon existence... [...] Vous comprenez donc [...] que j'ai le droit de vous traiter en ennemis. [...] J'ai longtemps hésité [...]. Rien ne m'obligeait à vous donner l'hospitalité. [...] J'ai donc hésité [...] mais j'ai pensé que mon intérêt pouvait s'accorder avec cette pitié naturelle à laquelle tout être humain a droit. Vous resterez à mon bord.

Le décor est planté ; il s'inscrit dans un **espace explicitement et immédiatement politique, la tension entre la « pitié naturelle » et le droit de la guerre, avec un double enjeu : la liberté ou la mort.**

Le voyage merveilleux à bord du Nautilus est aussi (et surtout ?) un voyage contraint, puisque les personnages sont privés de liberté, condamnés à ne jamais revoir ceux qu'ils ont aimés ; le capitaine, dès la première entrevue, est très clair sur le sujet : ses hôtes peuvent se promener dans le sous-marin, non pas le quitter : « Pardon, monsieur, repris-je, mais cette liberté, ce n'est que celle que tout prisonnier a de parcourir sa prison ! Elle ne peut nous suffire. – Il faudra, cependant, qu'elle vous suffise ! ».

Et Aronnax conclut, posant clairement la dimension tragique : « Ainsi, monsieur, repris-je, vous nous donnez tout simplement à choisir entre la vie ou la mort ?/ – Tout simplement. »

C'est donc une histoire de vie ou de mort, un huis-clos tragique que déploie le voyage dans les fonds sous-marins : un lieu fermé, quatre personnages, les marins du Nautilus, dont on ignore le nombre, n'apparaissant que dans quelques épisodes sans jamais recevoir de nom ou de caractéristique.

Nous sommes ici au chapitre 10 de la première partie d'un roman qui comprend deux parties et 47 chapitres. Il s'agit de la première apparition du capitaine Nemo, saisi sous le signe de la tension :

- est-il bon ? (il a sauvé les 3 personnages qui sans son intervention se seraient noyés) ?
- est-il méchant ? (il n'a pas sauvé les autres, les très nombreux marins qui naviguaient sur l'*Abraham Lincoln* : cela dit, il ne le pouvait peut-être pas ; mais il a enlevé les 3 personnages et il les séquestre. Toute la seconde partie du roman est parcourue de la revendication puis des essais de libération de Ned Land, en qui s'incarne l'adversaire principal de Nemo dans le sous-marin).

Question que Verne formule d'emblée dans des **termes politiques**

- en insistant sur le droit de la guerre
- en stimulant le questionnement sur la nationalité de Nemo et de son équipage : quel est le pays représenté dans le roman ?
- en posant, sans relâche et sous diverses formes, la question de la liberté

La question ne saurait donc se résoudre en une interrogation psychologique.

Le texte invite d'emblée à aller au-delà.

Du reste, on sait que Verne n'appréciait pas ce qu'il appelle dans un interview de 1894 le « soi-disant roman psychologique », précisant alors à son interlocuteur : « je ne vois pas ce qu'un roman a à voir avec la psychologie [...]. »

C'est donc du côté du politique que je vais chercher à percer le mystère de Nemo.

Le portrait apparaît, c'est le moins que l'on puisse dire, contrasté, ambigu ; ce « héros », proposé à l'admiration des lecteurs jeunes et moins jeunes, est certes un grand seigneur, dont la générosité ne s'étend pas seulement à ses proches ou à son cercle immédiat, mais aussi à tout le monde des opprimés ; mais c'est aussi à bien des égards un grand seigneur méchant homme, conquérant qui règne ou entend régner en maître absolu sur le monde comme sur ses hommes ; un homme de haine, dont la mort seule libère les passagers du Nautilus.

I – Un ethos aristocratique

Nemo présente, en 1864, des traits d'un autre temps qui témoignent de l'inspiration romantique de Verne.

1. Portrait physique et moral

Le portrait physique de Nemo accumule les signes de grandeur, témoignant d'une fascination pour l'aristocratie qui se poursuit dans les romans bien après la révolution. On continue au moins jusque dans les années 1850 à insister sur les « valeurs » qui seraient, comme naturellement, celles des aristocrates. En 1864 encore, Verne remplit ce cahier des charges et il le remplira jusqu'à la fin de son œuvre. Dans *En Magellanie* encore, texte écrit autour de 1897-1898, le Kaw-Djer, sorte de Nemo apaisé dont j'aurai l'occasion de reparler, est d'ascendance aristocratique. On apprendra d'ailleurs, dans *L'Île mystérieuse*, que Nemo est issu d'une famille princière

Il faut ici faire la part d'une écriture qui ne recule pas devant les stéréotypes ; forme de facilité, peut-être ; mais aussi trait de l'écriture populaire : c'est une manière de créer un lien immédiat avec le lecteur qui sait (ou, ici, croit savoir) où il va.

Il faut voir aussi comment ce portrait contribue dans une certaine mesure à « déréaliser » Nemo, en rattachant le personnage au sublime dont il est une incarnation : « Ce n'était plus mon semblable », dit ainsi Aronnax : « c'était l'homme des eaux, le génie des mers ».

De l'aristocrate-type, en quelque sorte, Nemo présente la beauté physique :

Ce personnage avait-il trente-cinq ou cinquante ans, je n'aurais pu le préciser. Sa taille était haute, son front large, son nez droit, sa bouche nettement dessinée, ses dents magnifiques, ses mains fines, allongées, éminemment « psychiques » pour employer un mot de la chiromonie, c'est-à-dire dignes de servir une âme haute et passionnée. Cet homme formait certainement le plus admirable type que j'eusse jamais rencontré.

Mais aussi les qualités morales :

Je reconnus sans hésiter ses qualités dominantes – la confiance en lui, car sa tête se dégageait noblement sur l'arc formé par la ligne de ses épaules, et ses yeux noirs regardaient avec une froide assurance : – le calme, car sa peau, pâle plutôt que colorée, annonçait la tranquillité du sang ; – l'énergie, que démontrait la rapide contraction de ses muscles sourciliers ; le courage enfin, car sa vaste respiration dénotait une grande expansion vitale.

J'ajouterai que cet homme était fier, que son regard ferme et calme semblait refléter de hautes pensées, et que de tout cet ensemble, de l'homogénéité des expressions dans les gestes du corps et du visage, suivant l'observation des physionomistes, résultait une indiscutable franchise.

Inutile d'insister sur la part du stéréotype : Nemo est l'aristocrate par excellence.

C'est à ce titre qu'il est aussi un merveilleux « professeur d'énergie », pour reprendre la formule de Barrès ; et l'on comprend à cet égard qu'il puisse être donné comme modèle aux jeunes garçons :

2. Professeur d'énergie

Il est, de l'aveu de Ned Land, le harponneur, un « maître homme », témoignant de

- Courage, ténacité
- Invention et d'esprit d'entreprise (il n'est que de réfléchir pour s'en convaincre au travail qu'il a déployé pour faire construire son Nautilus et à l'énergie avec laquelle il le gouverne).

Mais son portrait ne se déploie pas seulement du côté de la force.

3. Artiste

- Le collectionneur **PP 14**

Le Nautilus est un « musée », rassemblant « tous les trésors de la nature et de l'art » : des tableaux de maîtres, les diverses écoles des maîtres anciens, Raphaël, Vinci, le Corrège, Titien, Véronèse, Vélasquez, Rubens, etc.

Il faut se rappeler la correspondance de Verne, dans laquelle il donne des instructions aux illustrateurs et exige que le décor soit plus grand et les personnages plus petits (voir lettre à Pierre-Jules Hetzel, le 26 décembre 1868 :

J'ai reçu les croquis de Riou. J'ai des observations à faire. Je vais lui écrire en les renvoyant. Je pense qu'il faut faire les personnages beaucoup plus petits, et montrer les salons beaucoup plus *en grand*. Ce ne sont que des coins de salon, qui ne donnent pas l'idée des merveilles du *Nautilus*. Il devra dessiner tous les détails avec une extrême finesse.

Un collectionneur qui est lui-même artiste.

- Le musicien **PP 14**

Penser à l'orgue du capitaine Nemo, dont il joue dans un état d'exaltation qui lui fait perdre conscience de ce qui l'entoure.

En ce moment, j'entendis les vagues accords de l'orgue, une harmonie triste sous un chant indéfinissable, véritables plaintes d'une âme qui veut briser ses liens terrestres. J'écoutai par tous mes sens à la fois, respirant à peine, plongé comme le capitaine Nemo dans ces extases musicales qui l'entraînaient hors des limites de ce monde. »

- L'amoureux de la nature

Amoureux de la mer et chanteur inlassable de sa beauté.

Défenseur des paysages naturels et écologiste avant la lettre (cf sa défense des baleines dont il refuse le massacre ; mais ne répugne pas à massacrer les cachalots).

Et c'est là sans doute ce qui fait basculer le portrait de l'aristocrate dans une sorte de féerie romantique, qu'appelait déjà son amour de la musique.

II – Un romantique : sensibilité et action politique

Nemo romantique : c'est celui qui allie la sensibilité et l'action politique.

1. L'homme des larmes et de la sensibilité

Originalité dans le roman d'aventure, Nemo est un héros qui pleure, à plusieurs reprises, et ses pleurs encore le rapprochent du romantique tout en asseyant son humanité.

On le voit à deux reprises pleurer ses compagnons

- Lors de l'enterrement de l'un d'eux,
- Puis lorsque l'un d'eux est tué par un poulpe gigantesque II, 19 :

J'ai dit que le capitaine Nemo pleurait en regardant les flots. Sa douleur fut immense. C'était le second compagnon qu'il perdait depuis notre arrivée à bord. Et quelle mort ! Cet ami, écrasé, étouffé, brisé par le formidable bras d'un poulpe, broyé sous ses mandibules de fer, ne devait pas reposer avec ses compagnons dans les paisibles eaux du cimetière de corail !

Ces larmes sont l'indice d'une des qualités de Nemo, la sensibilité à la détresse, quelle qu'elle soit.

2. Le défenseur des opprimés :

Cette sensibilité se déploie sur tous les fronts, individuel et collectif.

- Pauvreté individuelle : le pêcheur de perles

Cette sensibilité s'exprime face aux misères individuelles. Ainsi lors de la rencontre, fortement dramatisée, du pêcheur de perles, « un homme, un homme vivant, un Indien, un Noir, un pêcheur, un pauvre diable, sans doute, qui venait glaner avant la récolte. »

Les voyageurs l'observent, plongeant et remontant à la surface. Et soudain, c'est le drame : un requin apparaît : **PP 15**

Le vorace animal, d'un vigoureux coup de nageoire, s'élança vers l'Indien, qui se jeta de côté et évita la morsure du requin, mais non le battement de sa queue, car cette queue, le frappant à la poitrine, l'étendit sur le sol.

Cette scène avait duré quelques secondes à peine. Le requin revint, et, se retournant sur le dos, il s'apprêtait à couper l'Indien en deux, quand je sentis le capitaine Nemo, posté près de moi, se lever subitement. Puis, son poignard à la main, il marcha droit au monstre, prêt à lutter corps à corps avec lui.

Le squal, au moment où il allait happer le malheureux pêcheur, aperçut son nouvel adversaire, et se replaçant sur le ventre, il se dirigea rapidement vers lui.

Je vois encore la pose du capitaine Nemo. Replié sur lui-même, il attendait avec un admirable sang-froid le formidable squal, et lorsque celui-ci se précipita sur lui, le capitaine, se jetant de côté avec une prestesse prodigieuse, évita le choc et lui enfonça son poignard dans le ventre. Mais tout n'était pas dit. Un combat terrible s'engagea.

Le requin avait rugi, pour ainsi dire. Le sang sortait à flots de ses blessures. La mer se teignit de rouge, et, à travers ce liquide opaque, je ne vis plus rien.

Plus rien, jusqu'au moment où, dans une éclaircie, j'aperçus l'audacieux capitaine, cramponné à l'une des nageoires de l'animal, luttant corps à corps avec le monstre, labourant de coups de poignard le ventre de son ennemi, sans pouvoir toutefois porter le coup définitif, c'est-à-dire l'atteindre en plein cœur. Le squal, se débattant, agitait la masse des eaux avec furie, et leur remous menaçait de me renverser.

Nemo le sauve, au péril de sa propre vie (seule l'intervention de Ned Land lui permet d'échapper à son tour au requin) ; puis lui offre de l'argent : **PP 16**

Et surtout, que dut-il penser, quand le capitaine Nemo, tirant d'une poche de son vêtement un sachet de perles, le lui eut mis dans la main ? Cette magnifique aumône de l'homme des eaux au pauvre Indien de Ceylan fut acceptée par celui-ci d'une main tremblante. Ses yeux effarés indiquaient du reste qu'il ne savait à quels êtres surhumains il devait à la fois la fortune et la vie.

Or ce **geste individuel est haussé par le capitaine à une signification politique**, lorsqu'il l'explique à Aronnax : « Cet Indien, monsieur le professeur, c'est un habitant du pays des opprimés, et je suis encore, et, jusqu'à mon dernier souffle, je serai de ce pays-là ! ». Il opère ainsi un **passage de la solidarité individuelle (du geste d'un grand seigneur aristocrate**

apportant son aide et son secours à un pauvre) à **un propos politique, qui vise à la défense des opprimés**, en l'occurrence, des Indiens colonisés.

C'est le même idéal qui le conduit à apporter son aide financière aux Candiotes (Candie : l'ancienne Crète, alors sous domination ottomane), même si Aronnax ne le comprend pas immédiatement) en leur livrant des caisses d'or.

En relevant la direction du Nautilus, je remarquai qu'il marchait vers Candie, l'ancienne île de Crète. Au moment où je m'étais embarqué sur l'Abraham Lincoln, cette île venait de s'insurger tout entière contre le despotisme turc. Mais ce qu'était devenue cette insurrection depuis cette époque, je l'ignorais absolument, et ce n'était pas le capitaine Nemo, privé de toute communication avec la terre, qui aurait pu me l'apprendre.

Et pourtant... Don d'un coffre, de mille kilogrammes d'or, pour la cause grecque. En cela, Nemo est bien l'héritier des romantiques, qui voulaient, avec Byron, aller mourir pour Missolonghi ; héritier de Byron ; de *L'Enfant grec* de Hugo ; des *Massacres de Scio* de Delacroix...

On pourrait même dire qu'il déploie à cet égard un véritable programme politique qu'on peut lire dans les portraits accrochés dans sa chambre **PP 17**

C'étaient des portraits, des portraits de ces grands hommes historiques dont l'existence n'a été qu'un perpétuel dévouement à une grande idée humaine, Kosciusko, le héros tombé au cri de Finis Polonoe, Botzaris, le Léonidas de la Grèce moderne, O' Connell, le défenseur de l'Irlande, Washington, le fondateur de l'Union américaine, Manin, le patriote italien, Lincoln, tombé sous la balle d'un esclavagiste, et enfin, ce martyr de l'affranchissement de la race noire, John Brown, suspendu à son gibet, tel que l'a si terriblement dessiné le crayon de Victor Hugo. Quel lien existait-il entre ces âmes héroïques et l'âme du capitaine Nemo ? Pouvais-je enfin, de cette réunion de portraits, dégager le mystère de son existence ? Était-il le champion des peuples opprimés, le libérateur des races esclaves ? Avait-il figuré dans les dernières commotions politiques ou sociales de ce siècle ? Avait-il été l'un des héros de la terrible guerre américaine, guerre lamentable et à jamais glorieuse ?...

On voit ainsi comment Verne conduit son personnage de l'idéal romantique (mourir pour l'indépendance grecque) à son actualisation ; la guerre de Sécession, l'anti-esclavagisme, Washington et John Brown (même si Verne refuse de lui consacrer son roman, malgré les suggestions de Hetzel).

Verne, **romancier de l'histoire proche et de l'actualité, porte un regard politique sur le monde contemporain.**

Il n'en a pas fallu davantage pour faire de Nemo, pour certains critiques, un héros qu'on dirait aujourd'hui d'extrême-gauche, une **sorte de personnage altermondialiste et décolonial**. Curieux héros pour un **Verne bourgeois**, dont le livre est publié à peu près au moment où il s'installe à Amiens pour y vivre la vie la plus bourgeoise qu'on puisse imaginer...

Le texte est plus complexe, pourtant, car ce « champion » des opprimés, ce « libérateur », est aussi un **homme de pouvoir : l'homme de la conquête.**

III – Nemo conquérant

1. Un conquérant

Ce défenseur du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes et des libertés politiques, est aussi un conquérant, comme le sont d'ailleurs tous les grands héros de Verne. Ainsi, arrivé au pôle sud, que personne n'avait jamais foulé :

PP 18

«Eh bien ! moi, capitaine Nemo, ce 21 mars 1868, j'ai atteint le pôle Sud sur le quatre-vingt-dixième degré, et je prends possession de cette partie du globe égale au sixième des continents reconnus.

– Au nom de qui, capitaine ?

– Au mien, monsieur !

Et, ce disant, le capitaine Nemo déploya un pavillon noir, portant un N d'or écartelé sur son étamine. Puis, se retournant vers l'astre du jour dont les derniers rayons léchaient l'horizon de la mer.

– Adieu, soleil ! s'écria-t-il. Disparais, astre radieux ! Couche-toi sous cette mer libre, et laisse une nuit de six mois étendre ses ombres sur mon nouveau domaine.

Plusieurs remarques à cet égard :

- Il faut noter bien sûr la posture sublime de Nemo, celle que montrent les illustrations : un homme au sommet d'une montagne, au soleil couchant, dominant l'horizon ; quelque chose du romantique du célèbre tableau de Friedrich (1817-1818), même si les bras croisés sont beaucoup plus agressifs

- Pavillon noir : celui des pirates ? celui des anarchistes ?

- N comme Nemo ? comme Napoléon ? (cette hypothèse est actualisée dans *Vingt mille lieues sous les mers* de Richard Fleisher, pour Disney, en 1954 : l'oreiller du capitaine Nemo est orné des signes du pouvoir et d'un éclatant N en lettres d'or)

- Il faut noter aussi le geste de conquête, en tension avec l'ethos d'un libérateur des peuples (même si le pôle sud n'est en l'occurrence pas habité).

- Et le fait remarquable que Nemo prenne possession du pôle pour lui-même, vs les autres conquérants de Verne qui tous plantent des drapeaux, mais tous le font au nom d'un Etat : qu'on pense seulement au malheureux Hatteras, s'efforçant de planter le drapeau britannique au pôle nord...

- Au bénéfice de qui Nemo conquiert-il ? question que l'on peut à bon droit prolonger : au bénéfice de qui a-t-il construit le Nautilus ? Au bénéfice de qui met-il ses qualités d'ingénieur, de marin, de savant ?

Réponse est assez simple : de personne, sinon à son bénéfice propre.

2. En marge de la société, le libertaire

Car Nemo ne se revendique d'aucune nation.

Plus encore, il est celui qui a rompu avec la société :

– Monsieur le professeur, répliqua vivement le commandant, je ne suis pas ce que vous appelez un homme civilisé ! **J'ai rompu avec la société tout entière** pour des raisons que moi seul j'ai le droit d'apprécier. Je n'obéis donc point à ses règles, et je vous engage à ne jamais les invoquer devant moi !

Et Aronnax complète :

Non seulement il s'était mis en dehors des lois humaines, mais il s'était fait indépendant, libre dans la plus rigoureuse acception du mot, hors de toute atteinte !

Nemo peut donc apparaître comme un **libertaire**, ce que viennent confirmer ses **revendications d'indépendance**. Ce n'est pas seulement par amour de la mer et de sa beauté qu'il a choisi de vivre sur les mers, c'est pour conquérir son indépendance, loin des hommes :

Ah ! monsieur, vivez, vivez au sein des mers ! Là seulement est l'indépendance Là je ne reconnais pas de maîtres ! Là je suis libre !

Cette aspiration à l'indépendance est reprise lorsque Verne fait réapparaître Nemo, dans *L'Île mystérieuse*. Cf les *ultima verba* de Nemo :

Vers une heure du matin, toute la vie s'était uniquement réfugiée dans son regard. Un dernier feu brilla sous cette prunelle, d'où tant de flammes avaient jailli autrefois. Puis, murmurant ces mots : « Dieu et patrie ! » il expira doucement.

On sait cependant qu'on lit là la version revue et corrigée par Hetzel.

La critique génétique a révélé que Verne avait d'abord écrit « **Indépendance** ! ».

Je ne discuterai pas ici la question de savoir quelle version est la plus juste, au regard notamment de l'évolution de Nemo dans *L'Île mystérieuse*. Peu importe. Ce qui importe c'est que Verne, cohérent avec *Vingt mille lieues*, ait d'abord pensé à « Indépendance ! »

Cette revendication du retrait de la société et d'une indépendance sans borne ont conduit certains critiques à voir en Nemo une **figure de l'anarchisme**.

Difficile cependant à admettre, tant il est évident que Nemo est aussi – avant tout ? – un **autoritaire**, l'homme d'un pouvoir sans limite.

3. L'homme d'un pouvoir sans limite

- Pouvoir sur les éléments : la mer est son « domaine »
- Pouvoir sur les hommes

que confirme l'économie interne du Nautilus, habité par des hommes dont on ignore tout (leur nombre, leur nationalité – même si on découvre à l'occasion d'une péripétie qu'il y avait un Français), leur langue ; ce sont des hommes que leur maître aime, puisqu'il les pleure. Mais ce sont aussi des hommes qui lui obéissent au doigt et à l'œil, dans une société extrêmement hiérarchisée : le capitaine Nemo dispose ainsi sur le sous-marin d'un vaste salon, paré de toutes les richesses, d'une chambre individuelle ; quid des marins et matelots ?

Lorsqu'il accueille Aronnax, Conseil et Ned Land, il les sépare immédiatement : Aronnax à ses côtés, comme un maître ; Conseil et Ned du leur.

Et puis, j'y reviens : quelle liberté pour ses hôtes ? *Vingt mille lieues sous les mers* est le récit d'un enlèvement et d'une séquestration. Le rôle de Ned Land est précisément de le rappeler régulièrement, dans la seconde partie du roman.

Alors : défenseur des opprimés ? libertaire ? despote ?

Tout cela à la fois, au nom du secret qui est le sien.

IV – L’archange de la haine

Pourquoi Nemo a-t-il rompu avec la société ?

Le roman ne le dit pas. Mais il place au cœur de la personnalité de Nemo une haine inextinguible et terrifiante, dont les manifestations vont croissant au fil du roman. « Haine », le terme revient 12 fois dans le roman qui présente le capitaine Nemo comme « l’archange de la haine ».

1. Portrait de Nemo

Il faut relire ces portraits de Nemo dans la première partie du roman :

Le capitaine Nemo était devant moi, mais je ne le reconnus pas. Sa physionomie était transfigurée. Son œil, brillant d’un feu sombre, se dérobait sous son sourcil froncé. Ses dents se découvraient à demi. Son corps raide, ses poings fermés, sa tête retirée entre les épaules, témoignaient de la haine violente que respirait toute sa personne.

Et dans la seconde partie : **PP 19**

Le capitaine Nemo, terrible à entendre, était plus terrible encore à voir. Sa face avait pâli sous les spasmes de son cœur, qui avait dû cesser de battre un instant. Ses pupilles s’étaient contractées effroyablement. Sa voix ne parlait plus, elle rugissait. Le corps penché en avant, il tordait sous sa main les épaules du Canadien.

Cette haine s’exprime de manière magistrale dans ce que le roman appelle « une hécatombe » : la dernière destruction d’un navire par Nemo.

2. L’hécatombe finale

Scène essentielle à deux égards :

- Parce qu’elle enregistre le déchaînement de violence de Nemo
- Et parce qu’elle est pour Aronnax l’occasion de « relire » une partie de son parcours depuis le début du roman sous le signe de cette violence.

PP 20

Le capitaine Nemo était là. Muet, sombre, implacable, il regardait par le panneau de bâbord.

Une masse énorme sombrait sous les eaux, et pour ne rien perdre de son agonie, le Nautilus descendait dans l’abîme avec elle. A dix mètres de moi, je vis cette coque entr’ouverte, où l’eau s’enfonçait avec un bruit de tonnerre, puis la double ligne des canons et les bastingages. Le pont était couvert d’ombres noires qui s’agitaient.

L’eau montait. Les malheureux s’élançaient dans les haubans, s’accrochaient aux mâts, se tordaient sous les eaux. C’était une fourmilière humaine surprise par l’envahissement d’une mer !

Paralysé, raidi par l’angoisse, les cheveux hérissés, l’œil démesurément ouvert, la respiration incomplète, sans souffle, sans voix, je regardais, moi aussi ! Une irrésistible attention me collait à la vitre !

L’énorme vaisseau s’enfonçait lentement. Le Nautilus, le suivant, épiait tous ses mouvements. Tout à coup, une explosion se produisit. L’air comprimé fit voler les ponts du bâtiment comme si le feu eût pris aux soutes. La poussée des eaux fut telle que le Nautilus dévia.

Alors le malheureux navire s’enfonça plus rapidement. Ses hunes, chargées de victimes, apparurent, ensuite ses barres, pliant sous des grappes d’hommes, enfin le sommet de son grand mât. Puis, la masse sombre disparût, et avec elle cet équipage de cadavres entraînés par un formidable remous...

Je me retournai vers le capitaine Nemo. Ce terrible justicier, véritable archange de la haine, regardait toujours.

Relecture du roman : « Toute une révélation se fit dans mon esprit », indique Aronnax, révélation qui montre désormais dans le Nautilus un « terrible engin de destruction » et qui découvre également Nemo : « Une partie de la mystérieuse existence du capitaine Nemo se dévoilait. Et si son identité n'était pas reconnue, du moins, les nations coalisées contre lui, chassaient maintenant, non plus un être chimérique, mais un homme qui leur avait voué une haine implacable ! »

Nemo homme de la haine ; haine contre les nations ; contre les sociétés : **Nemo terroriste ?**

Le roman ne livre pas la clé de cette haine.

On pourrait dire que la fin du roman résout la tension, puisque le « méchant » disparaît, après avoir exprimé ses regrets, ou ce qu'on peut regarder comme tels.

Ce sont les « ultima verba » qui donnent leur titre à l'avant-dernier chapitre du roman, avant la conclusion : « Les dernières paroles du capitaine Nemo », surprises par Aronnax :

Il vint vers moi, les bras croisés, silencieux, glissant plutôt que marchant, comme un spectre. Sa poitrine oppressée se gonflait de sanglots. Et je l'entendis murmurer ces paroles – les dernières qui aient frappé mon oreille : « Dieu tout-puissant ! assez ! assez !

Etait-ce l'aveu du remords qui s'échappait ainsi de la conscience de cet homme ?

Il n'en reste pas moins que c'est par un suicide, peut-être, que disparaît le capitaine, suicide dans lequel il aurait entraîné tous ses hommes (et ses hôtes) au mépris de leur vie : le Nautilus est entraîné dans la « Maelstrom », engagé « involontairement ou volontairement peut-être » par son capitaine.

Suicide ?

Nouveau massacre

Rien qui « sauve » Nemo.

Cette absence d'explication est à la fois une force et une faiblesse du roman :

- Une force en termes de narration et de romanesque : c'est parce qu'il échappe à toute forme d'explication que Nemo est un véritable « héros », d'autant plus impressionnant qu'il est plus mystérieux.

- Une faiblesse, si l'on veut lire un message politique dans le roman : car l'absence d'explication politique laisse face à face le défenseur des malheureux, le libérateur des peuples et celui qui séquestre ses hôtes et exerce sur son bateau un pouvoir sans limite ; mais aussi l'ami sensible, celui qui pleure sur la mort de ses proches, et celui qui massacre non seulement sans remords, mais avec une forme de jouissance.

- Le mystère à cet égard semble ramener à une lecture psychologique du roman, évidemment inquiétante ; il éloigne en revanche une possible lecture politique.

Pour conclure :

- Il est évident que **Verne n'a pas voulu conclure** ; il affirme d'ailleurs hautement que son roman n'est pas politique : « Je ne veux donner aucune couleur politique à ce livre [...]. Je ne veux point faire de politique, chose à laquelle je suis peu propre, et la politique n'ayant rien à voir là-dedans », écrit Verne à Hetzel le 11 juin 1869.

- Ce faisant, il livre un roman profondément déstabilisant, construit autour d'un héros maléfique ; or tout suggère son admiration pour ce héros.

Le récit est raconté par le professeur Aronnax, auquel Verne a prêté ses traits pour les illustrateurs (**PP 21**) et auquel il prête aussi, plus essentiellement, ses préoccupations.

Or Aronnax apparaît comme

- Un **homme fasciné au point de se faire prisonnier volontaire** ; Disney ne s'y est pas trompé, qui a fait de Ned Land l'interlocuteur réel de Nemo et son contradicteur

- Plus encore, comme un savant qui reconnaît en Nemo un autre savant ; **un savant qui veut, comme Nemo, en savoir plus**

- Au point parfois de « devancer » Nemo, de son propre aveu

II, 13 « Et, pour être franc, j'avouerai que cette excursion aventureuse ne me déplaisait point. »
« Le capitaine Nemo disait vrai. J'en étais arrivé à le vaincre en audace ! C'était moi qui l'entraînais au pôle ! Je le devançais, je le distançais... »

Cf dans le film de Fleisher, très juste moment quand Conseil interpelle Aronnax et l'appelle « Capitaine ». Cette confusion montre bien la rencontre voire la confusion des deux personnages dans **l'ubris du savoir**. Même si Aronnax se défend de la cruauté et de la haine de Nemo, prend ses distances morales et interpelle parfois vigoureusement le capitaine, il n'en reste pas moins que, dans son désir même de poursuivre le voyage sous-marin et de découvrir le secret de Nemo, il est au moins témoin, au pire complice du capitaine.

Aronnax est ainsi, en quelque sorte, un double (bourgeois) de Nemo dont il a dépouillé le sublime et la grandeur : prisonnier du Nautilus, il l'est aussi des convenances.

Il convient de revenir sur la dernière phrase du roman, absolument extraordinaire : « Aussi, à cette demande posée, il y a six mille ans, par l'Ecclésiaste :

Qui a jamais pu sonder les profondeurs de l'abîme ? deux hommes entre tous les hommes ont le droit de répondre maintenant. **Le capitaine Nemo et moi.**

On ajoutera évidemment : Verne, qui écrit de fait le livre qu'il nous présente comme l'œuvre d'Aronnax.

La noirceur de Nemo rejaillit ainsi sur son interlocuteur et sur l'auteur lui-même.

A cet égard, il est difficile sans doute de dire que ce livre répond précisément aux exigences du Magasin d'éducation et de récréation, qu'il est « sain et bon ».

Seul un message politique clair pourrait en réalité le « sauver » en expliquant la haine de Nemo et peut-être en la légitimant.

V – Le secret de Nemo

1. *L'Île mystérieuse* ou l'illusion de la révélation ?

Le secret est livré dans *L'Île mystérieuse*, en 1874-1875, puisque le capitaine Nemo y apparaît de nouveau et y livre fort opportunément, au moment de mourir, son secret.

Il est reconnu par Cyrus Smith dans une scène extraordinaire qui montre qu'il est déjà devenu une sorte de figure mythique :

« Vous savez le nom que j'ai porté, monsieur ? demanda-t-il.

– Je le sais, répondit Cyrus Smith, comme je sais le nom de cet admirable appareil sous-marin...

– Le Nautilus ? dit en souriant à demi le capitaine.

– Le Nautilus.

– Mais savez-vous... savez-vous qui je suis ?

– Je le sais.

– Il y a pourtant trente années que je n'ai plus aucune communication avec le monde habité, trente ans que je vis dans les profondeurs de la mer, le seul milieu où j'aie trouvé l'indépendance ! Qui donc a pu trahir mon secret ?

– Un homme qui n'avait jamais pris d'engagement envers vous, capitaine Nemo, et qui, par conséquent, ne peut être accusé de trahison.

– Ce Français que le hasard jeta à mon bord il y a seize ans ?

– Lui-même.

– Cet homme et ses deux compagnons n'ont donc pas péri dans le Maëlstrom, où le Nautilus s'était engagé ?

– Ils n'ont pas péri, et il a paru, sous le titre de *Vingt mille lieues sous les mers*, un ouvrage qui contient votre histoire.

– Mon histoire de quelques mois seulement, monsieur ! répondit vivement le capitaine.

– Il est vrai, reprit Cyrus Smith, mais quelques mois de cette vie étrange ont suffi à vous faire connaître...

– Comme un grand coupable, sans doute ? répondit le capitaine Nemo, en laissant passer sur ses lèvres un sourire hautain. Oui, un révolté, mis peut-être au ban de l'humanité ! L'ingénieur ne répondit pas.

– Eh bien, monsieur ?

– Je n'ai point à juger le capitaine Nemo, répondit Cyrus Smith, du moins en ce qui concerne sa vie passée. J'ignore, comme tout le monde, quels ont été les mobiles de cette étrange existence, et je ne puis juger des effets sans connaître les causes ; mais ce que je sais, c'est **qu'une main bienfaisante s'est constamment étendue sur nous depuis notre arrivée à l'île Lincoln, c'est que tous nous devons la vie à un être bon, généreux, puissant, et que cet être puissant, généreux et bon, c'est vous, capitaine Nemo !** PP 22

Cyrus Smith efface ainsi, en quelque sorte, les crimes de Nemo.

Le personnage, de fait, n'a plus dans *L'Île mystérieuse*, grand-chose à voir avec le « maître homme » ou le « génie des mers » que dessine Verne dans *Vingt mille lieues* : la face sombre s'est effacée ; devenu « génie de l'île », de « génie des eaux » qu'il était, il apparaît comme « le bienfaiteur », aidant en cachette les naufragés de l'île : une sorte de providence.

C'est dans la confession qui achève à peu de choses près *L'Île mystérieuse* que s'explique le mystère de Nemo et que se justifie (?) sa haine : Nemo est un Indien, le prince Dakkar, élevé dans les meilleures écoles anglaises, devenu un savant, un artiste, un homme d'Etat :

Cet artiste, ce savant, cet homme était resté Indien par le cœur, Indien par le désir de la vengeance, Indien par l'espoir qu'il nourrissait de pouvoir revendiquer un jour les droits de son pays, d'en chasser l'étranger, de lui rendre son indépendance.

De la revendication individuelle d'indépendance au programme politique, qui accomplit ce que suggéraient les tableaux placés dans la chambre de Nemo.

Il a été l'âme de la révolte des Cipayes en 1857 (sur cette révolte, voir aussi *La Maison à vapeur*)

Le nom du prince Dakkar fut illustre alors. Le héros qui le portait ne se cacha pas et lutta ouvertement. Sa tête fut mise à prix, et, s'il ne se rencontra pas un traître pour la livrer, son père, sa mère, sa femme, ses enfants payèrent pour lui avant même qu'il pût connaître les dangers qu'à cause de lui ils couraient...

Cette réflexion éclaire le destin de celui qui a alors quitté les hommes, s'est installé loin de la civilisation sur les mers, pleurant toujours la perte des siens. Ainsi après l'hécatombe, dans *Vingt mille lieues sous les mers* :

Sur le panneau du fond, au-dessous des portraits de ses héros, je vis le portrait d'une femme jeune encore et de deux petits enfants. Le capitaine Nemo les regarda pendant quelques instants, leur tendit les bras, et, s'agenouillant, il fondit en sanglots.

On comprend mieux après coup son discours anticolonialiste.

On peut comprendre aussi sa haine, qui n'est plus seulement individuelle. Nemo, dès lors, n'est plus seulement l'archange de la haine ; il est aussi un « justicier ». On peut, à ce propos, s'étonner de **l'audace de Verne, qui légitime ici le discours anticolonial et qui fait d'un colonisé, d'un ancien colonisé, le héros le plus extraordinaire de ses romans**. Ce n'est pas le seul, d'ailleurs : on pourrait mentionner plus tard Nana Sahib dans *La Maison à vapeur* ou Hadjar, dans *L'Invasion de la mer*, dernier roman publié du vivant de Verne, en 1905.

On sait pourtant que le prince Dakkar n'est pas le premier choix de Verne lorsqu'il écrit *Vingt mille lieues sous les mers*. Il a alors une idée très arrêtée : **faire de Nemo un Polonais luttant contre l'oppression russe**. Il y avait donc bien alors une dimension politique explicite et Verne s'établissait clairement à travers Nemo en défenseur du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Refus de Hetzel, pour des raisons commerciales. Pendant des mois, la correspondance enregistre le mécontentement de Verne qui cède, sans être convaincu, mais refuse de donner des raisons à Nemo et le « dépolitise » ainsi, mettant en avant une haine pure au lieu d'une vengeance « compréhensible » et d'une forme de « justice ».

2. Le Kaw-djer

Il est en réalité plus intéressant peut-être de voir comment un autre héros, à la fin de la vie de Verne, reprend le patron de Nemo en l'améliorant. Il s'agit de celui que Verne appelle le « kaw-djer », autrement dit (si l'on en croit le texte) « le bienfaiteur », dans *En Magellanie*, roman de 1897-1898 souvent lu comme une œuvre testamentaire de Verne, laissée inachevée et réécrite largement par son fils qui l'a publiée sous le titre *Les Naufragés du Jonathan*.

Le kaw-djer est un aristocrate, aussi, qui a fui la société et s'est réfugié sur la côte méridionale de la Terre de feu, utilisant ses compétences pour faire le bien autour de lui et soigner les indigènes dont il est le bienfaiteur. Le naufrage d'un bateau le contraint à prendre des responsabilités dans la communauté qui se crée et qu'il organise politiquement et économiquement, y exerçant un pouvoir absolu. Celui dont le mot d'ordre était : « Ni Dieu ni

maître » se fait maître, sans enthousiasme, pour mener la communauté à son accomplissement.
PP 23

Et alors, dans son souvenir se réveilla sa vie passée, sa jeunesse studieuse, son âge mûr tout de lutte pour ses idées, le dédain qu'il conçût envers l'humanité, sa rupture avec ses semblables, son existence au milieu des Indiens de l'archipel magellanique [...] Et que de changements survenus en lui, depuis qu'il avait dû faire litière de ses théories d'autrefois, depuis qu'il se consacrait à l'organisation de la nouvelle colonie ! Etait-il encore l'homme dont toute la doctrine se résumait dans cette abominable formule : Ni Dieu ni maître !...

Non, et là, sur ce rocher, ce mot s'échappa de ses lèvres dans un irrésistible élan de la foi qui pénétra son âme :

Dieu !

Il y a une évidente parenté entre Nemo et le Kaw Dejer : la naissance aristocratique, l'étude, le courage et l'industrie, mais aussi le dédain envers l'humanité, la rupture avec les hommes. Mais la différence n'est pas moins essentielle entre le « politique » Kaw-djer, qui lutte pour ses idées, et celui qui n'est, dans *Vingt mille lieues sous les mers* du moins, que haine personnelle : le **Kaw-djer apparaît, à cet égard, comme un accomplissement de Nemo.**

Nous sommes en 1898, la Commune est passée par là, que Verne a détestée ; les premiers attentats anarchistes sont aussi passés par là : le kaw-djer revendique son indépendance, mais il refuse désormais la violence, même s'il se trouve contraint de l'exercer. Avec le Kaw-Djer, Verne dénonce explicitement l'anarchie. Le risque de la haine est toujours là, rappelé à la fin du roman, lorsque le Kaw-Djer voit de l'or, dont il a toujours craint le pouvoir : « Un feu brillait sans son regard, une flamme de mépris et de haine... ».

Mais la haine reste désormais contenue.

3. Après Verne

C'est pourtant le nom de Nemo et c'est son expérience qui marquent les esprits, au point que quand Michel Verne réécrit *En Magellanie*, il infléchit le texte de manière décisive en rapprochant le personnage principal de ce qu'était Nemo.

Au point aussi que des chercheurs ont pu lire dans le capitaine le modèle du docteur No, le célèbre adversaire de James Bond (voir Maxime Prévost, « Du capitaine Nemo au docteur No. Notes politiques », dans Marie-Françoise Melmoux-Montaubin et Christophe Reffait dir., *Nouvelles lectures politiques de Jules et Michel Verne, Romanesques, Hors-série*, 2022, p. 65-80. Deux autres communications de ce numéro portent exclusivement sur *Vingt mille lieues sous les mers*).

Conclusion :

Verne dans *Vingt mille lieues*, sonde les profondeurs de l'abîme :

- Profondeurs des mers et fonds sous-marins
- Mais aussi les profondeurs de la conscience humaine, dans une
- Réflexion sur le pouvoir, sa légitimité, ses bornes

Sonde ces profondeurs, sans apporter les réponses qu'il apportera plus tard ; c'est en cela qu'il est ambigu ; c'est pour cela qu'il laisse planer l'horreur sur le personnage de Nemo, voire sur Aronnax et n'est peut-être pas si adapté que cela aux enfants.

Sonde ces profondeurs et interroge, s'interroge ; ne pas donner de réponses, c'est le pouvoir aussi du roman, qui n'est pas un traité. Ainsi, ce n'est pas seulement un voyage dans les fonds sous-marins que propose ici Verne, c'est aussi un voyage dans les fonds d'une conscience politique qui se cherche. C'est un autre type de voyage extraordinaire.

Marie-Françoise Melmoux-Montaubin
Roman&Romanesque – CERCLL
Université de Picardie Jules Verne